

Une psychanalyse est-elle un « traitement » ?

Comment intervient, dans la transformation que réalise une psychanalyse dans le sujet, l'abstention de contacts ouvertement sexuels, ou encore l'abstention de coups physiquement portés ?

En juillet dernier, tandis que je proposais un séminaire en Argentine, *Pagina doce* faisait paraître, sur Lacan¹, un article qui, à entendre ceux qui me le signalaient, provoquait quelque émotion porteña. Lacan, lisait-on, à partir de l'année 1978, donnait des coups de poings et des gifles à certains analysants, les bousculait, les fichait à la porte au premier mot. Fait remarquable (mais je ne m'en suis aperçu qu'à mon retour en France), sans le signaler, cet article était, quasi en totalité, composé de phrases reprises telles quelles (hormis leur traduction) du *Jacques Lacan* d'É. Roudinesco – l'auteur ayant, du coup, objectivement, une fonction politique de sous-marin de Roudinesco. Curieuse et peu franche façon de faire savoir, et par laquelle, désormais, les faits mentionnés se trouvaient mis sous le regard de quiconque : Lacan, c'est en effet frappant, a physiquement maltraité certaines personnes en analyse chez lui. Ultime « innovation » de sa pratique ? « Élasticité » (férenczienne) de la technique ?

En bonne méthode freudienne, le problème serait à étudier au cas par cas. Pourtant, l'on ne peut refuser de prendre acte (étant donné la multiplication de ces gestes, leur surgissement localisé à un moment donné de la pratique de Lacan) que Lacan y mit du sien. L'on ne saurait minimiser ce fait : un très vieux monsieur au bord de la mort bats des hommes et des femmes, certains plus solides physiquement que lui, venus lui demander son aide en tant que psychanalyste.

À quoi s'ajoute un autre fait devenu, par les temps d'ordre moral qui courent en Occident, non moins étonnant : il n'y eut personne pour porter plainte en justice (une seule plainte, pour peu qu'elle fût montée en épingle par les médias, eût bouleversé toute la suite du lacanisme, et spécialement du lacanisme familial – l'on peut imaginer comment). Parallèlement, son entourage aura laissé faire Lacan – il ne l'a pas, en tout cas, arrêté au premier coup (et, dans cette poursuite, la responsabilité du groupe analytique est aussi engagée). Mais ce non recours à l'instance pénale est aussi historiquement une chance, car cet espace, laissé vacant par une justice qui se complait aujourd'hui à satisfaire un érotisme centré sur la nouvelle envie non

¹ Elena Jabif (*Psicoanalista, miembro de la Escuela Freudiana de Buenos Aires*) « *Ultimos días de la gran oreja idolatrada* », *Pagina doce*, dernière semaine de juillet 2000.

pas du pénis mais du pénal, (non plus *pénisneid* mais *pénalneid*) il est encore temps de l'occuper.

La question posée par ces gestes venant en lieu et place de l'analyse comme érotologie de passage et non de tabassage, est notamment de savoir de plus près en quoi consiste l'analyse en tant que traitement. L'analyse est-elle bien, comme on le dit (à commencer par Freud, qui usait du mot *Behandlung*), un traitement ?

Partant de ce final chez Lacan, l'on peut conjecturer que les éléments fantasmatiques mais aussi pulsionnels en jeu dans ces « mauvais traitements » ne sont pas absents de l'exercice analytique même dans le cas, disons (non sans réserves) « usuel », où de tels gestes n'ont pas lieu, même dans le cas où l'analysant est « bien traité ».

Tout se serait passé comme si, les circonstances aidant², quelque chose avait cédé – comme on le dit d'un barrage, qui, en règle, tient. Une *abstention* (une inhibition ?), essentielle à la mise en œuvre de la méthode côté psychanalyste, n'a plus été possible (car pour ce qui concerne l'envie, Lacan l'avait depuis longtemps avouée, augurant mal, *a contrario*, d'un analyste qui n'en serait jamais habité – parole de bon sens s'il en est).

Conjecture : ce dérapage dans une maltraitance aurait-il sa condition de possibilité dans le fait d'avoir situé puis reconduit l'analyse conçue comme un traitement. Qu'elle le soit n'a rien d'évident, comme l'indique déjà son démarquage jamais définitivement assuré mais toujours actif d'avec la médecine (cf. l'ultime tentative de Lacan de substituer « sinthome » à « symptôme »).

Il ne s'agit pas de dire que la psychanalyse *n'est pas* un traitement, ce qui serait encore la penser telle. Il s'agit de savoir si la pratique analytique est positionnée ou/et se positionne comme traitement, notamment en comportant, comme tel, une visée de soin, sinon de guérison, laquelle visée qui pourrait s'appeler « santé mentale », ou, freudiennement parlant, « soumission à l'*Ananké* ». Lorsque Lacan disait qu'en psychanalyse la guérison se produit « de surcroît », n'était-ce pas là une critique, implicite mais pas moins incisive pour autant, de la psychanalyse pensée comme traitement ? Il paraît difficile d'en douter. Par là, il indiquait que quelque chose comme une guérison peut s'obtenir autrement qu'en étant visée par une pratique spécifique. Est-ce si étrange ? Non !

Que le théâtre, pour ne pas parler de l'art en général, ait un effet *cathartique* n'a jamais conduit personne à imaginer aller au théâtre pour se faire traiter. Et le rite lui non plus, n'est pas situé comme un traitement tout en en étant bel et bien un. De même la baise. De même...

² L'âge, la maladie mortelle, la surabondance de clientèle, la responsabilité nouvelle vis-à-vis de chacun liée au fait de n'être plus, comme chacun l'attend du psychanalyste, immortel, l'anticipation de *break-downs* provoqués par sa propre et proche disparition chez les plus emballés des transferts, la stupéfaction de recevoir encore, à presque quatre-vingt ans, des demandes d'analyse, la dépendance chaque jour plus nette à l'endroit de la famille, la déception sinon le désenchantement désormais confirmé à l'endroit des « élèves » décidément pas à la hauteur (ils l'ont largement confirmé depuis), le fait de n'avoir plus, et depuis de nombreuses années, d'interlocuteurs pour le frayage de la doctrine, etc. Nous dirons ces circonstances non pas atténuantes mais exténuantes.

l'amour (même si, là, à l'endroit de l'amour, l'idée de sauver l'autre par l'amour qu'on lui porte se rencontre régulièrement).

Pour prendre maintenant la question sous un angle un peu différent, que penser de cette insistance, de cette prégnance, dans l'analyse et toutes écoles confondues, de ce « battre », de cet enfant battu du célèbre « On bat un enfant » (texte qui concernait, entre autres analysants de Freud, sa fille Anna) ? S'agit-il d'un exemple de fantasme choisi parmi d'autres possibles, comme on le suggère l'air de rien ? Ou bien, conformément au statut freudien de l'exemple, s'agit-il de la chose même ? La prégnance de cet « On bat un enfant » n'indique-t-elle pas la persistance de l'analyse pensée comme traitement ?

Dès qu'on s'engage sur cette voie, un gradient se met en place, qui se laisse écrire :

traiter → traiter mal → maltraiter.

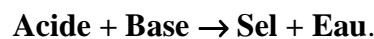
Lorsque un analyste bat un analysant, l'analyse glisse jusqu'à ce troisième terme. L'exercice analytique vire alors à ce que j'appellerai la *réalisation quasi ritualisée d'un fantasme*. Ritualisée, car Lacan, semble-t-il, ne battait pas certains analysants comme on se bat à la guerre, dans le but de faire mal, de blesser ou mieux : de tuer. Je conjecture aussi qu'il ne s'agissait pas non plus chez lui de jouir de ce geste ; sans doute battait-il « symboliquement », comme Diogène le cynique se masturbait en public, pour manifester un certain « ça ne va pas » qui, de son côté, pouvait se présenter comme le signe d'une colère désespérée. Le caractère symbolique de ce geste (mais pas moins réel pour autant) est en tout cas ce que certains ont fait savoir, d'aucuns en l'élevant à la dignité d'un geste interprétatif (une version avec laquelle on peut n'être pas d'accord). N'oublions pas que Lacan est alors au bord de la mort, ce que certains analysants, j'en fais l'hypothèse, méconnaissent résolument. Lui sait qu'ils n'ont pas indéfiniment le temps, alors même qu'ils sont, eux, parfaitement légitimés dans leur supposition qu'un tel accident ne saurait arriver à leur psychanalyste.

Selon le point de vue lacanien en psychanalyse, on ne peut en aucune façon soutenir que l'analyse serait un traitement de quelqu'un par quelqu'un. Si l'on tient à ce mot, il s'agirait au mieux d'un traitement de quelque chose par quelque chose. Le traitement de quelqu'un par quelqu'un est précisément ce que réalise le dérapage de l'analyse quand elle se transforme en réalisation ritualisée d'un fantasme (de soignant). Dans la phrase « on bat un enfant », on a bien quelqu'un en place de sujet ou d'agent et quelqu'un d'autre en place d'objet, de complément d'objet. Même si la grammaire n'a pas à avoir le dernier mot, car l'agent véritable d'une action telle ce « battre » n'est pas nécessairement le sujet grammatical, l'acte pouvant fort bien avoir été suscité par celui qui est battu (la cause, elle, étant encore autre chose, dans le cas du fantasme en question, il s'agit du regard, comme Lacan l'a parfaitement montré), il reste qu'à un premier niveau d'analyse tout au moins, l'affaire a lieu entre deux quidams, l'un battant l'autre éventuellement « pour son bien » (ce battre, ne l'oublions pas,

est posé par Freud dans un contexte familial-éducatif). Cette personnalisation est liée et même rendue possible par le fantasme en tant que structure grammaticale.

Borges, dans *El idioma de los argentinos*³, avance une remarque fort intéressante et brillante et dont la teneur elle-même est sans doute due au fait qu'elle fut produite avant la vague linguistique qui, intempestivement, allait rendre désormais impensables de pareils propos. Partant d'une analyse de la toute première phrase du *Quijote*, il note que la représentation (un terme fondamental chez Freud) comme telle n'est pas grammaticale, qu'elle reste inchangée quand on la formule selon divers biais grammaticaux (« *un lugar de la Mancha* » et « *un lugar manchego* » sont deux réalités grammaticales différentes mais, ajoute-t-il, une seule représentation ; de même : « *el vuelo de un pájaro* » et « *un pájaro que vuela* »). Borges prend donc acte de ce que, dans la façon dont nous entendons un discours, ce ne sont pas les catégories grammaticales qui interviennent mais les représentations. Et la tragédie du langage s'ensuit, car il est exclu de compter, comme l'a fait Croce, une représentation pour un discours, autrement dit de négliger l'effet de la syntaxe sur la représentation. Telle serait l'antinomie du langage à laquelle nous serions condamnés : nous devons nous faire à la concaténation syntaxique en tant que « trahison » (toujours Borges) de la représentation. Or nous pouvons ajouter quelque chose à cette analyse en faisant valoir que *c'est le fantasme qui apporte la grammaire dans la représentation*.

Penser ou pratiquer l'analyse comme un traitement de quelque chose par quelque chose relève d'un autre registre et modifie, sans doute, la notion même, usuelle, de traitement. Lacan appelait ça une *opération*, qu'il situait, par exemple, comme une division arithmétique, dont il écrivait les termes, les éléments traités (S, , A, a,) qu'il situait aussi, d'autres fois, comme une opération topologique. Je prendrai ici plus simplement une métaphore chimique (la chimie étant paradigmatique, chez Freud, de l'analyticité). Soit l'équation chimique la plus connue :



On peut bien dire que **B** « traite » **A**, mais on ne pourra négliger que **B** aussi se trouve traité en l'affaire, que **B** aussi subit une modification (jusqu'au point où la proposition se laisse inverser : **A** traite **B**). Parce que **B** subit une modification, il devient impossible de dire que **B** est le « traiteur » d'un **A** qui resterait, de bout en bout de l'opération, un pur « traité ». **B** ne subsiste pas tel qu'en lui-même l'éternité l'aurait fait ; on ne peut appliquer à **B** le *nolli me tangere* (d'origine christique) qui caractériserait le Dupin du conte de Poe, ou le côté indemne qui paraît marquer Don Juan au sortir de chacune de ses conquêtes.

Le dérapage publiquement proclamé par *Pagina doce* survient lorsque l'analyse se positionne, se pense, se maintient comme traitement de quelqu'un par quelqu'un. Lacan, d'ailleurs, était devenu quelqu'un, un personnage, une personnalité, au moment où il se laissait aller à ces

³ Jorge Luis Borges, *El idioma de los argentinos*, Buenos aires, Seix Barral, Biblioteca Breve, 1997 (première édition en 1928). Il s'agit du tout premier texte intitulé « *Indagación de la parabra* ».

gestes. Et l'on voit, du coup, l'avantage dont bénéficie l'analyste dit débutant, celui qui est choisi purement et simplement en tant qu'analyste (même si c'est une fiction, même si des déterminations vont par la suite se révéler avoir joué). Cet analyste se trouve en bien meilleure position dans la mesure où, loin d'être pris d'emblée pour quelqu'un, il est « n'importe quel analyste » et sera, comme tel, pliable au transfert.

Ce dérapage, ajoutons-le, s'installe lorsque l'analyse reste centrée sur le fantasme. Autrement dit, le nom de ce dérapage est : psychologie. La grande leçon de « Kant avec Sade » était la distance que Lacan prenait vis-à-vis du fantasme et donc de la psychologie (les commentateurs faisant, là-dessus, régulièrement un contresens : Tort, Millot, Baas, Miller – il est vrai que sur Sade, ils n'avaient pas lu le meilleur, à savoir Annie Le Brun). On touche bien à quelque chose, en parlant d'une « traversée du fantasme », à l'analyse comme opération, comme opérant une modification des éléments en jeu dans le fantasme et liés, corsetés par le fantasme. On touche à cette liaison elle-même. Encore faut-il saisir que, s'il y a psychanalyse effective, cette liaison n'est pas déconstruite au seul lieu du fantasme, en s'en tenant, en se tenant au fantasme, que l'affaire se joue, au-delà du fantasme, au niveau pulsionnel.

Si l'on se souvient que le désir, conséquemment au renouvellement de la fonction de la cause dû à l'invention de l'objet petit a, était posé comme un *effet absent*, notre équation chimique de tout à l'heure s'écrira :

Analysant + Analyste → Effet absent – Petit a

Mais comment opèrerait cette flèche ? Pour commencer à répondre, considérons l'autre dérapage de l'analyse, non plus la maltraitance de gifles ou de coups, mais la baise.

Il existe un accord très général, semble-t-il absolu, sur le fait qu'on ne baise pas en analyse. Personne, que je sache, ne s'est avancé pour dire ouvertement qu'on pourrait parfaitement y baiser, que, dans certains cas au moins, y baiser serait dans le droit fil du traitement analytique en cours. Personne ne peut tenir publiquement pareil propos sans être aussitôt exclu de la communauté dite « des psychanalystes » (un pluriel qui n'a d'ailleurs aucun sens, ce qu'aucune « convergence » ne parviendra jamais à réduire).

Dans la réalité, les choses sont un peu plus compliquées, Freud lui-même ayant avoué avoir échappé de peu au danger⁴. Des noms, des cas, viennent aussitôt à l'esprit, qui déploient la palette de l'amour avoué à la baise effective et... au mariage, censé réparer la faute (oui oui oui) : Jung, Ferenczi, Gross, Tausk, Pfister, Jones, Rado, Reich, Rank, Allendy (avec son analysante Anaïs Nin). Des femmes aussi, Karen Horney, ou encore Frieda Fromm-Reichman (mariée à son ex-analysant Erich Fromm). Excusez du peu !

⁴ J. Kerr, *A most dangerous Method : the story of Jung, Freud and Sabina Spilrein*, New York, Knopf, 1993, p. 219.

Une autre rumeur que celle de la maltraitance vient donc nous susurrer à l'oreille que Lacan aurait baisé avec certaines de ses analysantes (et pas d'analysant ?), et que, en outre, ces relations sexuelles n'auraient pas mis fin à l'analyse. La rumeur suggère que les deux disons « gestes », baiser et psychanalyser, auraient fait bon ménage. Et je ne suis pas loin de penser qu'il doit bien exister quelques « lacaniens exacerbés » (comme il faut bien les appeler) pour soutenir, au moins dans des conversations de bistro, qu'en baisant ces patientes Lacan faisait avec elles ni plus ni moins que son boulot d'analyste. D'ailleurs, qu'est-ce qui nous assure que tel n'aurait pas été le cas ? Sans théorie de la baise (et là, silence chez les lacaniens), il n'y a aucun moyen de le savoir !

Évidemment, il faudrait entrer dans les détails de ces cas pour trancher. Où est-ce que ça a eu lieu ? À l'initiative de qui ? Qui a payé quoi ? À quel moment de l'analyse la chose s'est-elle produite ? Quelles en furent les suites ? Y eut-il des enfants ? etc.

Pour l'instant, la solution choisie par les disciples consiste à surtout laisser tout ceci dans l'ombre, tant est prégnante l'opinion selon laquelle dès qu'un quidam franchit, comme client ou cliente, la porte d'un consultoire analytique, ça en est fini de toute relation sexuelle possible entre le consultant et le consulté. Cette règle étend son empire y compris des années après la fin du traitement, car personne ne doute que cette fin qui serait suivie d'une telle partie de jambes en l'air est du pipeau servant au mieux de justification a posteriori.

D'un côté, donc, une belle unanimité à la fois éthique et technique pour exclure la baise du « traitement » analytique, l'affirmation souveraine de leur incompatibilité ; de l'autre certains événements qui, régulièrement, contreviennent à la règle, mais que l'on s'empresse de transformer en confirmation de la règle en arrêtant aussitôt le traitement, ou, version plus actuelle, en faisant un procès en abus sexuel.

Cet abord juridique est d'ailleurs assez récent en France (1961, date d'un premier jugement condamnant pour viol un rapport sexuel entre un homme valide et une handicapée mentale qui n'avait en rien résisté, ni en parole ni par gestes). Marcela Iacub, qui en fit l'historique précis⁵, montre aussi les conséquences de pareille loi. L'interdiction de baiser avec des handicapés mentaux, aujourd'hui bien en place (condamnation des Pays-bas à ce propos par la Cour européenne en 1985), a en effet pour conséquence que les dits handicapés mentaux n'ont d'autre choix que de baiser entre eux. N'est-ce pas là un exemple typique d'un mauvais traitement parfaitement légal, et même réalisé par la loi ?

Seul grain de sable, donc, dans cette belle machine : ce qu'indique la rumeur d'un Lacan à la fois psychanalyste et amant. Mais un grain de sable soigneusement maintenu sous le boisseau.

Battre l'analysant, baiser avec lui apparaissent des gestes honteux, condamnables, mais aussi symptomatiques de ce que, en persistant à penser et à pratiquer l'analyse comme un

⁵ Marcela Iacub, « L'interdiction des relations sexuelles entre personnes handicapées mentales et bien-portantes en droit français », in Nicole Diederich, *Stériliser le handicap mental*, Toulouse, Erès, 1998.

traitement, on ne cesse pas de tourner le dos à ce qu'elle est effectivement : une pratique érotologique de mauvais aloi au regard de la pensée dominante, y compris en psychanalyse, à savoir celle de ceux qu'en français nous appelons (parfois sans humour, mais persiste l'ironique jeu de mots), les bien pensants.